

deviendrait parfait si l'Empereur voulait abdiquer son autorité en faveur du Prince et de son parti. Pour nous, la prudence nous commande de ne rien garantir; mais tout le monde sait bien quels sont ceux qui se vantent le plus d'avoir arraché un pan du manteau impérial qui couvrait toutes ces libertés. Or, à leur avis, le Prince pourrait dire aussi bien qu'un autre :

Me, me adsum qui feci, ad me convertite . . . scriptum est

Il est presque inutile de dire que le discours du Prince Napoléon a eu les honneurs d'une réponse; nous dirions même plusieurs, si toutes n'étaient pas plus ou moins les échos du gouvernement. Enfin, après une discussion longue et animée, des amendements perdus et d'autres acceptés, des incidents piquants, et même quelques boutades dignes du noble sénat, le rapport de M. Devienne a été adopté, et la commission a remporté une victoire complète.

Un autre événement remarquable en France, c'est l'amnistie générale du quinze août. Elle n'a été accordée en apparence à l'occasion du centenaire de Napoléon I. C'était, en effet, une belle occasion pour la dynastie de retremper sa force dans la mémoire du peuple français, qui aime toujours la gloire. On sait quelle moisson en a cueilli le grand homme, et combien il a laissé de profonds souvenirs. Ça donc été une pensée la bile que celle qui a fait planer sa grande ombre, au jour du centenaire, sur les ennemis de sa dynastie. L'oncle a pardonné avec le neveu; et l'on se débat en vain contre ce pardon que vous donne la gloire et que vous impose l'habileté. Car on regarde encore cette amnistie comme une conséquence naturelle des réformes libérales que Napoléon III vient de concéder. C'est une branche d'olivier qu'il tend à ses ennemis, comme un gage de paix sincère à l'avenir. Il serait ingrat et malhabile de la refuser.

Prends un siège, Ciuta, prends, et sur toute chose

"Accepte le pardon que ma bonté t'impose!"

Mais, hélas! les empereurs comme les poètes, et comme tout le monde, ont bien raison de ne pas trop se fier sur l'avenir, car qui peut savoir les biens ou les maux qu'il nous cache? Napoléon venait de faire un autre coup d'état, et il avait la satisfaction de voir que la Prusse retenait encore ses applaudissements. Il pouvait croire qu'il avait raffermi son trône. Malheureusement une indisposition est venue tout mettre au bord du danger. On n'a jamais mieux vu de quelle importance peut devenir un homme. L'Europe a craint la perte de son chef politique, et elle s'est arrêtée spontanément devant ce qu'elle a cru être son lit de mort. C'est en vérité l'homme le plus grand et le plus sincère qu'elle pouvait jamais rendre à l'Empereur. En France, chacun s'est empressé de prendre et de donner conseil. Avec la liberté, disaient les uns, on n'a jamais craint de la mort d'un empereur; avec un ministère responsable, s'écriaient d'autres, le roi meurt quand il veut sans que le pays en soit bouleversé; autrefois disaient encore d'autres, le roi était mortel, mais il ne mourait pas! Le meilleur avis est celui de ceux qui croient que la Providence veille sur les empires qui gardent la justice et qui sont fondés sur la vérité. Elle a soin alors que si l'homme s'en va, il laisse des héritiers qui demeurent.

Mais hâtons-nous de rassurer nos lecteurs, car l'empereur n'est pas mort. Il n'est plus même malade. On annonce du moins qu'il s'est montré à Paris, et que l'Impératrice, rappelée de Corse à St. Cloud, va repartir bientôt pour l'Orient. Elle doit assister aux fêtes du canal de Suez, et peut-être aussi, comme elle passe par Constantinople, va-t-elle achever de réconcilier le Sultan avec son Vice-Roi en Egypte.

Les sages nous assurent qu'un malheur n'arrive pas sans l'autre, et plusieurs philosophes nous affirment aussi que la maladie est un malheur.

C'est pour cela sans doute que si l'Empereur est malade, le Czar, lui, est tombé dans la mélancolie, et que M. de Bismark est toujours indisposé au château de Varzin. Mais cela n'entrave pas encore les destinées manifestes de leurs deux pays. Le Czar travaille toujours à troubler la Turquie, et sa mélancolie profonde, qu'on prétend qu'il a prise aux bords de la Mer Noire, ne l'empêche pas de défendre aux évêques catholiques de se rendre au Concile, ni de supprimer l'université catholique de Varsovie, la seule qui restât encore à la malheureuse Pologne. En Prusse, on veut plus que jamais du Moulin Sans-Souci: on dit même que les meilleurs juges de Berlin ont dû se réfugier en France! La France deviendrait-elle la Némésis de tous les voleurs de moulins? Mais si le meunier veut se laisser voler, comme le Grand Duc de Bade? Peu importe qu'il y consente; la France le lui défend. Elle peut bien laisser prendre les moulins qui sont loin d'elle, mais toucher à ceux qui sont si près de sa frontière, c'est un casus belli.

L'Autriche, l'Italie et l'Espagne tâchent plus qu jamais de se montrer dignes sœurs, et toutes trois pratiquent la persécution au nom de la liberté. Or, quand on manque à ce point de logique, il n'y a guère d'égaréments où l'on ne soit prêt à tomber; et comme l'égarement mène tout droit au malheur, il faut bien déplorez le sort que ces vieux pays se préparent. Puisse leur antique vertu réagir contre toutes ces ruines. On a beau craindre et blâmer les réactions, il y en a qui sont nécessaires, et sans elles un peuple ne peut assurer son salut. Aussi, malgré sa déchéance, l'Espagne paraît vouloir y penser. Elle s'agitte et s'insurge contre elle-même; elle peut se tromper de moyens, mais ses luttes intérieures indiquent qu'elle ne veut pas de la perte où on la fait courir. Sans doute, ceux qui la mènent à travers les ténèbres n'ont point d'autre flambeau que leur ambition personnelle; mais qui peut dire que les tiraillements qu'ils lui font éprouver dans sa marche ne la feront pas arriver à un

meilleur but? Elle oppose du moins de nobles résistances à se laisser détruire, et son refus de livrer Cuba pourrait bien, en principe, lui rendre des sympathies qu'on croyait à jamais perdues pour elle. Les Etats-Unis d'ailleurs, ont trop mal déguisé leurs convoitises. En proposant l'indépendance cubaine sous leur protectorat, ils n'ont pas bien caché leurs arrière-pensées d'annexion. Ils ont même failli aux principes qu'ils invoquent avec tant de hauteur contre la France et surtout l'Angleterre, qui en prennent avantage pour elles-mêmes, et se déclarent, assure-t-on, favorables aux droits de l'Espagne.

Aussi les Américains se plaignent-ils d'eux-mêmes, et de leur mauvais politique. Cette politique les tue, ils ne l'avaient pas à demi. Elle a fait la guerre de la sécession, détruit leur marine, dérangé leurs taxes, surchargé leur trésor. Elle leur a fait fermer leurs chantiers de navires, et le rappel du Traité de Réciprocité lui est encore dû. Leurs journaux avouent tout le tort qu'ils en ont souffert. Ce sont-là des faits que la *Petite Revue* a droit d'enregistrer, afin qu'autant que possible les erreurs des autres soient une leçon de prudence pour notre pays. Si, par exemple, les ouvriers de Québec et de Montréal appréciaient enfin combien les erreurs américaines sont pernicieuses, ils en seraient peut-être un peu moins épris, et la théorie des grèves et des loges secrètes obtiendraient parmi eux moins de faveur.

Nos lecteurs nous pardonneront sans doute d'avoir pris tout à coup un air si sérieux, et s'ils exigent de nous une expiation, nous allons les faire passer maintenant de plaisir en plaisir.

Le premier en date est la promenade du Gouverneur-Général à Québec et dans les Provinces Maritimes. Nous avons déjà rendu compte de la visite à Québec; il suffit de la rappeler, et de dire que la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick n'ont pas été moins gracieux que notre vieille cité pour le représentant de notre Souveraine. Halifax, aussi bien que les autres villes, lui a présenté des adresses, et donné un banquet merveilleux qu'on a asaisonné de nombreux et importants discours. L'éloquence et le vin sont généreux: l'Union entre les Provinces et l'Union avec la Métropole ont triomphé dans tous les discours comme dans tous les verres. Aussi les circonstances étaient exceptionnelles. Les hommes politiques les plus importants avaient accompagné Son Excellence; on allait tenter un sublime effort pour gagner à l'Union la Nouvelle-Ecosse, et l'on allait vaincre l'obstiné *Rappel* dans ses derniers retranchements de Colchester. Enfin, comme pour mettre le comble à la solennité, le Prince Arthur, le troisième fils de notre Souveraine, arrivait aussi à Halifax pendant la visite du Gouverneur. Il venait rivaliser avec lui d'amabilité pour les colons.

En effet, dès le 15 septembre, le Prince Arthur, après avoir traversé le pays du Nouveau-Brunswick à la Rivière-du-Loop, débarquait à Québec un bruit d'un salut royal et accueilli par une foule nombreuse. Il a été reçu par le Lieutenant-Gouverneur et les ministres provinciaux. Le maître lui a lu une adresse, la seule qu'il lui fût permis de recevoir.

Son Altesse Royale n'a point perdu de temps dans la vieille cité de Champlain, sa visite a été remplie comme une bonne journée de Titus. Conduite à Spencer Wood, sous des Arcs de triomphe et au milieu des acclamations, elle s'y est reposée juste assez pour en apprécier les délices, et désirer d'y revenir encore. Puis les visites se sont succédées avec un entrain remarquable. Une promenade aux châteaux de Montmorency a ouvert cette longue fête, et une autre aux remparts nouveaux de Lévis l'a couronnée. Dans l'intervalle, le Prince a visité l'Ecole Militaire, l'Ecole-Normale, la Cathédrale, le Séminaire et l'Université-Laval. Partout Son Altesse a été reçue avec acclamation, et partout elle a répondu à cet empressement par un bienveillant intérêt. Elle n'a pas manqué non plus de visiter le couvent renommé des Dames Ursulines, dont les élèves ont chargé de fleurs Son Altesse Royale. Quand on est fils de rois ce sont là des couronnes bien faciles à porter! Nous allons oublier un trait remarquable à propos de ces visites du Prince, c'est que Son Altesse parle très-bien le français, et se fait un plaisir de le parler.

S'il nous fallait entrer dans tous les détails de cette visite royale, nous aurions besoin d'un journal au moins aussi grand que le *Herald* ou que la *Tribune* de New-York. Et alors les anecdotes pleuvraient; car quelles sont celles que ces grands journaux n'ont point racontées! Mais la *Petite Revue* est moins ambitieuse, et elle s'honore encore de la discrétion canadienne. Cependant il est juste de dire que Son Altesse a visité aussi le High School, le Collège Morrin, et autres établissements anglais de cette ville. Elle y a été reçue avec la même loyauté que chez nous, et a pris à toutes ces visites le même intérêt. Enfin pour mettre le comble aux jouissances de notre bonne ville, le Lieutenant-Gouverneur a donné en l'honneur du Prince un dîner exquis au Club Stadacona, et un grand bal à la Salle de Musique; puis Lady Belleau a tenu à Spencer Wood un lever officiel où le Prince assistait. Tout ce que Québec a de plus élégant s'y était rendu. Le Prince a paru charmé de toutes ces fêtes.

C'est le 20 de septembre que Son Altesse a laissé Québec pour l'extrémité ouest du Haut-Canada. Elle a déjà visité London et Niagara, et poussé une reconnaissance jusqu'à Buffalo. Hamilton lui prépare une réception brillante, comme toutes celles qui ont déjà eu lieu, et comme toutes celles qui s'annoncent de ville en ville, jusqu'à Montréal où le Prince passera l'hiver. La métropole de l'opulence canadienne aura donc tout le loisir de se distinguer à son tour.

Tel est le côté brillant de toutes ces fêtes. Ont-elles maintenant un côté plus sérieux, et sont-elles aussi fortement liées qu'on l'a dit, à notre avenir?